

« Je raconte ma vie »

Et j'écoute celle des autres

Au Pavillon Léopold à Laeken (2016)

Logo : Service Seniors de Bruxelles-Ville



TABLE DES MATIERES

Introduction	4
En savoir un peu plus sur ...	5
Présentations	7
Enfance, adolescence	11
Ma famille	15
Le travail	18
Etre fille, être femme, être garçon, être homme	22
Entre ici et là-bas	25
Religions, valeurs, philosophies de vie	28
Un objet qui vous est cher	31
Ce dont vous êtes le plus fier ?	33
Rêves d'enfant, rêves d'aujourd'hui	34
Evaluation	35

Le Service Seniors de la Ville de
Bruxelles
et Ages & Transmissions
vous présentent

« Je raconte ma vie »

Et j'écoute celle des autres

Au Pavillon Léopold à Laeken (2016)

Janvier 2016. Sept seniors acceptent de se lancer dans l'aventure : Janine, Rolande, Jean-Louis, Mani, Andrea, Pénélope, Sallum. Ils racontent leur vie dans un groupe où se côtoient des hommes et des femmes d'origine belge, italienne, rwandaise. Presque tous habitent Bruxelles ou la périphérie. Ils ont répondu à l'appel du Service Seniors de la Ville de Bruxelles. Sallum prend des notes et accepte de se joindre au groupe. Chacun a été témoin et acteur d'une époque, d'un style de vie, de bouleversements sociaux et économiques. Chacun a eu envie de partager ces souvenirs avec d'autres et de devenir ainsi un « passeur de mémoire ».

Lors de chaque rencontre, un thème est proposé : enfance, adolescence, ma famille, le travail, entre ici et là-bas, être fille-femme-garçon-homme, religion, valeurs et philosophie de vie, ...

Vous trouverez, dans cette publication, des traces écrites de ces rencontres particulièrement riches, authentiques et humaines.

Devenir un passeur de mémoire !

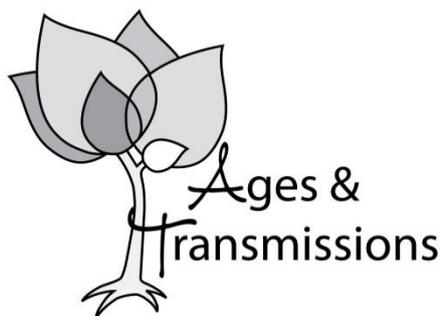
**Michèle Piron, animatrice et coordinatrice d'Âges & Transmissions
Aurélié Janssens et Sylvie Jacobs, Service Seniors de la Ville de Bruxelles**

Avec le soutien de la Ville de Bruxelles
et du secteur éducation permanente de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Logo Ville de Bruxelles



En savoir un peu plus sur ...



En bref, qui sommes-nous ?

Ages & Transmissions est une association pluraliste d'éducation permanente ciblée sur les **seniors** de Bruxelles-Capitale et leur participation à la vie de la société.

Actuellement, nos activités se conjuguent autour de 4 axes :

- le **bénévolat** (« Coup de pouce lecture et langage » dans les écoles primaires, « Lire à deux » avec des apprenants en alpha à la bibliothèque),
- les « **Passeurs de mémoire** » (« J'écris ma vie », « Je raconte ma vie », « Mémoire pour demain » dans les écoles),
- des **groupes de réflexion et de débats** (philo, lectures, approfondissement de thèmes sociétaux),
- des **rencontres** entre notre public de seniors et des enfants, adolescents, jeunes ou moins jeunes adultes de cultures différentes.

La promotion des échanges entre générations ou/et les cultures afin de participer à un "mieux vivre ensemble" est inscrite dans nos statuts.

Vous trouverez plus d'infos sur www.agesettransmissions.be

Ages & Transmissions et « Je raconte ma vie » au Pavillon Léopold

Au commencement était « J'écris ma vie » ... Et puis, nous avons voulu donner la possibilité à ceux et celles qui n'avaient pas envie ou ne savaient pas écrire de raconter leur vie. Chacun devenait ainsi passeur de mémoire et de culture tout en participant à un « mieux vivre ensemble à Bruxelles », ville où un habitant sur deux est d'origine étrangère. Ainsi est né « Je raconte ma vie ».

Contact : 02/762.10.01 ou 02/514.45.61

info@agesettransmissions.be

Siège social : 155 rue Konkel 1150 Bruxelles

Siège d'activités : 21, Rue du Marteau 1000 Bruxelles

www.agesettransmissions.be

En savoir un peu plus sur ...

Le Service Seniors de Bruxelles-Ville + logo

En bref, qui sommes-nous ?

Le **Service Seniors de Bruxelles-Ville** existe depuis 2007. Il s'adresse aux 35.000 Bruxellois de 55 ans et +, et détient depuis 2010 le label "Ville Amie des Aînés" décerné par l'Organisation mondiale de la santé (OMS).

L'action du service se décline selon 4 axes :

- Conscientiser et informer les seniors habitants de la Ville de Bruxelles et les services administratifs de la Ville.
- Construire une ville accueillante pour les aînés où il fait bon vieillir chez soi en bonne santé le plus longtemps possible.
- Stimuler les seniors à prendre une place plus active dans la société (Conseil consultatif des seniors, volontariat collectif et individuel).
- Inscrire Bruxelles dans un cadre communal, régional, fédéral, européen et international de la personne âgée.

Le Service Seniors de Bruxelles-Ville et « Je raconte ma vie »

Le Service Seniors encourage les 55+ bruxellois à élargir leur vision du monde. C'est pourquoi le projet "Je raconte ma vie" constitue une bonne façon de donner l'opportunité aux seniors du quartier de partager leur expériences de vie et de sortir de leur isolement en passant un moment avec d'autres personnes.

Contact : 02/279 34 95

seniors@brucity.be

Service Seniors de la Ville de Bruxelles : Rue Van Helmont 32, 1000 Bruxelles

www.facebook.com/brusenior

Présentations

Janine

Je suis née en 1943 à la campagne, à Fourbechies dans la botte du Hainaut. Ma mère était institutrice. Je n'ai ni frère ni sœur. Je n'ai été mariée que quelques années et je n'ai pas d'enfant.

J'ai emménagé à Bruxelles en 1967. Actuellement, j'habite à Laeken, tout près de l'hôpital Brugmann. C'est dans un magasin de timbres à Bruxelles, rue du Midi, que j'ai commencé à travailler. Mes parents m'ont encouragée à passer des examens et je suis devenue employée de l'Etat. J'ai travaillé comme agent au Ministère des finances pendant toute ma carrière.

Pourquoi je participe à cette activité ? Je me sens seule et j'ai envie de rencontrer des gens. Quand j'ai vu l'article dans l'Act3, je me suis dit : il n'y a pas de difficulté particulière, il faut parler en français, c'est dans mes cordes !

Quelle est l'histoire derrière votre nom et prénom ?

Normalement, Janine s'orthographe avec un 'e' : Jeannine. On blaguait en disant que mon père avait été amoureux d'une infirmière anglaise.

Quel cadeau reçu ou donné et qui vous tient à cœur ?

Je me rappelle avoir reçu une poupée de ma marraine, mais cela ne m'intéressait pas du tout, je ne savais pas quoi en faire. Je préférais jouer avec des bâtons. Un jour, la poupée a reçu un de mes javelots dans l'oeil. J'ai dit : « Ma femme s'occupera des enfants, moi, j'irai à la guerre ! ». Je préférais jouer à la guerre, aux petits soldats, bref avec des jouets de garçon ! Eh, oui, j'en recevais ; ma marraine m'a même donné un château fort. Je me prenais pour un chevalier.

Rolande

Je suis née en 1934 à Laeken. Je suis une vraie bruxelloise, bilingue. Ma maman était bilingue et mon papa bruxellois. Je n'ai jamais « appris » le français ni le néerlandais ; j'ai « baigné » dedans. J'avais une sœur, de 10 ans ma cadette, mais elle est déjà décédée.

Ma scolarité n'a pas du tout été régulière à cause de la guerre. J'ai beaucoup changé d'école. J'ai vécu un peu partout, en Flandre, en Wallonie, à Bruxelles. J'ai beaucoup aimé l'école technique où j'ai appris la couture. J'ai d'abord travaillé dans la couture. Ensuite, comme aide comptable après avoir suivi des cours du soir.

Je me suis mariée et ai eu deux enfants, un garçon et une fille, nés le même jour à trois ans d'intervalle. J'ai arrêté de travailler pour m'occuper des enfants. A 57 ans, mon mari a eu une thrombose. C'est moi qui l'ai soigné pendant 21 ans. Aujourd'hui, il est décédé.

Je suis bien entourée ; j'ai quatre petits-enfants.

Pourquoi je viens ici ? pour ne pas rester à la maison, pour me changer les idées. Aussi parce que je crois que je peux apporter quelque chose au groupe. Mes petits-enfants adorent quand je parle de mes souvenirs.

Quelle est l'histoire derrière votre nom et prénom ?

Ma maman était flamande et voulait pour sa fille un prénom francophone, «chic». Les flamands étaient mal vus à l'époque. Si j'avais été un garçon, j'aurais été appelée Albana car mon père se nommait Alban. C'est ainsi que je m'appelle : Rolande, Marie, Joséphine, Geneviève, Albana.

Mon nom de famille vient d'un ancêtre anglais qui est venu se battre contre Napoléon !

Quel cadeau reçu ou donné et qui vous tient à cœur ?

C'est pendant la guerre que j'ai reçu mes plus belles St-Nicolas ! Je vois encore cette valise dans laquelle se trouvaient une poupée en tissu avec une tête en celluloid et plein de petits vêtements que ma mère avait confectionnés.

Jean-Louis

Je suis né en 1944 pendant l'offensive Von Rundstedt. Je n'étais pas un enfant désiré. Je n'ai ni frère, ni sœur. Mon père nous a quittés quand j'avais quatre ans. Dès l'âge de quatre ans et demi, j'ai été à l'internat. J'y suis resté pendant dix ans. J'ai dû beaucoup lutté ; je me suis élevé tout seul.

Mes grands-parents se sont occupés de moi. J'ai vécu à Grand-Bigard, ensuite à Berchem Ste Agathe. Quand j'avais douze ans, ma mère est venue me chercher. Ensuite, j'ai été à l'internat à Jodoigne. J'ai fait deux ans de candis en pharmacie. Je me suis marié et j'ai fait les sciences commerciales et financières. Finalement, je suis rentré à la police et j'ai terminé ma carrière comme commissaire de police.

J'ai été marié et divorcé deux fois. J'ai un fils que j'ai revu l'année dernière ; je ne l'avais plus vu depuis 35 ans. Je n'ai pas de petits-enfants.

J'ai déménagé 22 fois dans ma vie ; j'ai aussi habité dans les Ardennes. Depuis 2005, j'habite à Bruxelles, et depuis 2008, dans le centre-ville près de la Grand-Place. Maintenant, je ne bouge plus !

Pourquoi je participe à cette activité ? Il y a des événements que j'ai envie de raconter. J'ai vécu le drame du Heizel, j'ai visité l'expo 58 tous les jours ...

Quelle est l'histoire derrière votre nom et prénom ?

J'ai hérité du prénom de mon grand-père. Mon nom de famille, Van Handenhoven, est le seul souvenir que mon père m'ait laissé. Ce nom, compliqué, a toujours été estropié ; à l'école, on m'appelait : « Banane ».

Quel cadeau reçu ou donné et qui vous tient à cœur ?

A chaque fête, ma mère m'offrait un album de Tintin. C'est ainsi que j'ai commencé ma collection de BD ; à un certain moment, j'en ai eu 16.000 ! Un couple de voisins s'occupait de moi quand j'étais petit ; le Monsieur était collectionneur de timbres ; il me donnait des timbres oblitérés ; c'est comme ça que je suis devenu également collectionneur de timbres.

Mani

Je suis née dans les Ardennes en 1932, dans un petit village, entre St Hubert et Bouillon. J'y ai passé toute mon enfance. Mon père était artisan ; il est mort en 1943. Après son décès, ma mère n'avait droit à rien ; elle a dû nous élever comme elle pouvait. J'ai été à l'école jusqu'à 14 ans.

Je vis à Bruxelles depuis 1953 et, depuis 1991, j'habite dans un logement social. J'ai trois fils, sept petits-enfants, trois arrière-petits-enfants. C'est un bonheur immense !

Mon frère et ma sœur sont décédés.

Pourquoi je viens ici ? J'aime y rencontrer des gens de mon quartier.

Quelle est l'histoire derrière votre nom et prénom ?

Je n'aime pas trop mon prénom, j'aurais préféré Arlette. Mais quelqu'un dans la famille s'appelait déjà comme ça. Mon nom de famille est le nom d'un poète qui se trouve dans le dictionnaire.

Quel cadeau reçu ou donné et qui vous tient à cœur ?

Petite fille, j'ai toujours voulu une poupée pour ma Saint-Nicolas. Je n'en recevais pas, j'avais des petits jouets de ménage. Je trouvais ça très injuste parce que ma petite voisine demandait une poupée à St-Nicolas et elle la recevait tout de suite. Maman me disait que St-Nicolas n'avait plus de poupée quand il arrivait dans notre maison ; on était dans les dernières maisons !

Quand la guerre est arrivée, nous sommes partis en exode en France. Je pleurais parce que j'avais peur. J'avais peur de la guerre, des Allemands. Une dame m'a consolée et m'a dit : « Tu vas venir chez moi avec ta maman prendre le café ». Elle m'a donné ma première poupée : un petit baigneur en celluloïd avec un costume qu'elle avait tricoté. J'étais vraiment contente ! Mais après trois jours, je l'ai oubliée sur un pont. J'avais 8 ans et cela est resté le grand drame de mon enfance.

Andrea

Je suis né en 1946 dans le nord de l'Italie, dans la zone rurale de Mantoue près de Bologne. Mes parents étaient très contents quand suis arrivé.

J'ai vécu en Italie jusqu'à mes 18 ans. Ensuite, afin d'échapper au service militaire, je suis arrivé en Belgique. Tout de suite, j'ai trouvé un emploi dans un hôtel. J'ai rencontré ma future femme qui était allemande. Nous avons eu deux enfants : deux filles. Nous avons quatre petits-enfants : deux filles et deux garçons.

Pourquoi je participe à cette activité ? Le club des seniors enrichit mon environnement. Bruxelles est cosmopolite, c'est une richesse ; je veux apporter dans ce groupe la « touche » italienne.

Quelle est l'histoire derrière votre nom et prénom ?

Moi aussi, j'ai hérité du prénom de mon grand-père. Tafelli vient de Tafel, un nom d'origine autrichienne qui veut dire table.

Quel cadeau reçu ou donné et qui vous tient à cœur ?

En Italie, il n'y avait pas de Saint-Nicolas. Le 13 décembre, on fêtait Sainte Lucie. Mon premier cadeau a été un canard avec une corde ; j'avais deux ans et demi. Par après, moi et les autres enfants du village, nous n'avons plus reçu que des fruits et un peu de nourriture : des oranges, des mandarines, du nougat, les premiers Nutella ... Les jouets étaient trop chers, il y avait trop d'enfants et on était dans une région pauvre à cause de la guerre qui n'avait laissé que désolation.

Pénélope

Je suis née en Flandre en 1946 de parents francophones.

J'y ai passé mon enfance et mon adolescence. J'ai été à l'école néerlandophone.

J'ai 3 enfants et 8 petits-enfants. J'aime la vie, les gens, la nature. J'aime bricoler, peindre, découvrir...

J'ai vécu près de 30 ans à l'étranger et j'habite actuellement à Bruxelles.

Pourquoi je suis ici aujourd'hui ? Je suis ici parce que j'aime partager, rencontrer, écouter l'histoire d'autres personnes et surtout parce que je trouve important de transmettre aux enfants, petits-enfants ...

Sallum

Je suis né au Burundi en 1951. En 1972, j'ai fui au Rwanda. Je suis retourné au Burundi en 1993. Après l'assassinat du président élu démocratiquement, le pays est tombé dans une période troublée. J'ai fui encore une fois au Congo. Arrivé en Tanzanie, j'ai suivi une formation dans le cadre de la résolution de conflits. Je suis arrivé en Autriche et ensuite en Belgique en 2001. J'ai été réfugié, puis naturalisé, belge. Je suis marié avec une burundaise. Nous avons 6 enfants.

Enfance, adolescence

Rolande

Pendant la guerre

J'avais 6 ans quand la guerre a éclaté. Nous habitons à Schaerbeek.

En septembre 1940, je suis allée pour la première fois à l'école. J'étais dans une classe néerlandophone parce que mes parents étaient néerlandophones. Les Allemands obligeaient les enfants à suivre l'école dans la langue de leur communauté d'origine.

En classe, j'ai été surprise de voir une petite fille juive qui portait une étoile jaune. Les autres enfants ne voulaient pas jouer avec elle. Elle était laissée sur le côté.

A Schaerbeek, nous avons connu les bombardements de l'armée britannique. Les Anglais voulaient détruire le pont de Schaerbeek et la gare parce que la Belgique était occupée par l'armée allemande.

Je me souviens que pendant des bombardements, les Allemands sont venus chercher des Juifs. C'est ainsi que je les ai vus prendre deux filles et les jeter en bas de l'escalier. C'était affreux. De notre côté, à la maison, nous allions à la cave. Pour moi, comme enfant, c'était terrible mais aussi excitant parce qu'il fallait se cacher. Je ne comprenais pas vraiment la gravité ; pourtant, je me rappelle d'un boulanger qui regardait les avions pendant le bombardement ; il a eu la tête coupée et il a continué à marcher.

Suite aux bombardements, notre maison était inhabitable et nous sommes partis vivre chez mes grands-parents maternels en Flandre. Là, j'allais à l'école sans être inscrite. En classe, l'institutrice me demandait sans cesse de parler de Bruxelles.

Un jour, mon oncle me dit : « Vous êtes venus chez nous pour manger notre pain ». Il avait plusieurs enfants à nourrir et mon papa était prisonnier en Allemagne.

Donc, nous sommes retournés à Bruxelles chez mes grands-parents paternels où nous avons été bien accueillis. Mon grand-père m'a même acheté un violon ! Ma grand-mère, très prévoyante, avait acheté, avant la guerre, des réserves de nourriture par 50 kg. Il y avait assez à manger. Nous avons même mangé après la guerre du chocolat acheté avant la guerre !

Pendant toute cette période, je n'allais pas à l'école ; je jouais avec les autres enfants. Je me souviens que nous devions nous entraîner à porter des masques à gaz.

À la fin de la guerre, ma maman a loué à Jette un « quartier » au 2^e étage : deux petites pièces. L'eau était en bas. La toilette était au rez-de-chaussée dans le jardin.

À cette époque, Bruxelles était bourrée d'Américains. Ils étaient beaux, les Américains ! Heureusement que je n'avais que 11 ans ! On voyait des chars partout ! C'était la folie !

Mais nous n'avions toujours pas de nouvelles de mon père, qui avait été fait prisonnier en Allemagne. Nous voyions les autres prisonniers revenir. Certains nous racontaient qu'ils avaient vu mourir mon père. Finalement, il est revenu ...

Je me suis dit : « Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? ». En fait, je m'étais sentie abandonnée par lui.

La guerre finie, la vie a repris normalement, petit à petit.

Janine

Je ne voudrais pas revivre mon enfance

Pendant mon enfance, je n'aimais pas l'école. Ma mère était institutrice. Elle a été mon institutrice pendant 4 ans. Elle me punissait beaucoup. Parfois en classe, elle me giflait, alors qu'elle ne giflait pas les autres. En plus, quand j'avais une punition, elle le disait à mon père et lui me disait : « pour moi, tu en feras le double ! ». L'institutrice en chef trouvait que ma mère était trop faible avec moi ; et donc cette directrice me punissait pour m'humilier. Un jour, elle m'a demandé de lire au tableau et je n'ai pas pu. Elle m'a tapé sur les doigts avec une règle en me disant des choses désagréables. Mais si je ne savais pas lire au tableau, c'est parce que j'étais myope ! Tout ça, c'était vraiment injuste !

J'allais à l'école communale de Froid-Chapelle. C'est là que ma mère a enseigné pendant longtemps. Il y avait à l'époque des tensions entre l'école officielle (école communale) et l'école libre (école catholique). Dans cette école, il n'y avait que des filles.

Née en 1943, je n'ai pas connu la guerre mais je me souviens avoir trouvé des casques allemands dans les prairies où nous allions faire paître le bétail. Mon père était fermier. En été, j'aidais à la ferme ; je trayais les vaches, ramassais le foin. A la maison, le samedi, j'aidais maman à faire le ménage, l'argenterie, ... mais le ménage m'ennuyait.

En fait, on vivait dans la ferme de mon grand-père. Lui, il ne m'a jamais adressé la parole, sauf une fois. J'ai subi des attouchements de sa part. Quand j'ai dit cela à mes parents, mon père n'a pas voulu me croire !

J'ai eu une enfance terrible. Je ne voudrais pas revivre mon enfance. Heureusement, je lisais Spirou et des livres de la Comtesse de Ségur ! Cela me permettait de m'évader.

Mani

1940, L'exode

Avant la guerre, j'ai connu une enfance comme tous les autres enfants de la campagne. Après l'invasion allemande en Belgique, un jour de mai 1940, nous sommes partis en exode vers la France et les zones non occupées.

La route était remplie de poussettes, de brouettes, ... Mon père, ma mère et mon frère étaient à vélo. On dormait sur les routes, dans les fossés. Des soldats français et belges se cachaient dans le flux des réfugiés. Du coup, les avions allemands mitraillaient tout le monde. Nous avons été mitraillés plusieurs fois notamment dans un bois près de Sedan, en France. On se mettait à l'abri dans des fossés.

Enfin, nous sommes arrivés près de Vouziers dans le village natal de maman à Montgon, en Champagne-Ardenne. Ma grand-mère, ma sœur et mes tantes nous attendaient. Nous sommes restés quelques jours. Les Allemands arrivaient. Nous avons continué à fuir.

Ensuite nous nous sommes retrouvés dans la cave d'une grande ferme à Epernay ; là, encore, nous avons été mitraillés. Des vaches sont mortes. Nous n'avions pas mangé depuis longtemps. Mon père est sorti et il nous a apporté du foie de génisse...

Nous avons repris la route jusqu'à Paris. De nouveau, nous avons été bombardés. Pendant un ou deux jours, nous nous sommes réfugiés dans des abris. Des gens d'associations diverses sont venus nous aider. Ensuite, nous avons été conduits à la gare. Nous avons été séparés, les Belges d'un côté et les Français de l'autre. Ma grand-mère et mes tantes n'étaient donc plus avec nous. Nous avons été conduits en train jusqu'à Issoire qui était à l'époque en France libre. Nous y avons été accueillis par la Croix Rouge. On a dormi dans une grande salle avec plein de lits. Ensuite, nous avons été conduits dans un petit village assez délabré. Je me rappelle encore du visage de mon père quand nous sommes arrivés : il pleurait ! Mon père était artisan : plombier-ardoisier-zingueur. Par la suite, il a eu du travail à Issoire. Nous sommes restés plus de deux ans dans ce village.

A partir de septembre 1940 et pendant deux ans, j'ai été à l'école dans ce village. J'aimais l'école parce qu'elle était différente de chez nous. En classe, l'institutrice mangeait des bonbons, elle lisait beaucoup jusqu'au jour où un inspecteur l'a surprise...

En 1942, nous sommes revenus à la maison, dans les Ardennes parce qu'Issoire et le petit village dans lequel nous étions, étaient devenus zone occupée par les Allemands. Quand nous sommes rentrés à la maison, tout avait été volé : il ne restait plus qu'une table et une garde-robe. La maison avait été habitée par des Allemands.

Andrea

Une enfance italienne

Je suis né à la campagne en Italie en 1946. Premier enfant mâle après une série de filles, je fus un garçon très gâté !

Durant mon enfance, j'aidais mes parents à chauffer le poêle pour faire à manger.

Je suis allé à l'école à l'âge de 6 ans : une garderie pour les enfants de 2 à 6 ans. Il y avait, dans une seule salle, 200 enfants avec une institutrice. Là, nous courions dans tous les sens et jouions.

Quand je suis allé à l'école primaire, j'étais dans une classe de 52 élèves. J'adorais l'école puisque j'étais le seul à savoir lire. J'étais souvent désigné pour lire devant la classe et j'en étais très fier. L'école se passait de 8h15 à 12h30. Après l'école, nous allions à la maison, puis à l'église, à l'oratoire. On y jouait au foot et on suivait une demi-heure de catéchisme tous les jours.

Je me rappelle de l'arrivée de la télé chez le curé. C'était en 1954. On aimait bien rester à l'église pour regarder Rintintin à la télé !

Tous les samedis après-midi, c'était la confesse. Les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Il y avait beaucoup de monde ! On se regardait les uns les autres en se demandant quels péchés les autres avaient commis. Le dimanche matin, on allait à la messe. A tour de rôle, on était enfant de chœur ou on faisait la quête.

A 14 ans, j'ai quitté l'école pour aller travailler à l'hôtel.

Pénélope

Née de parents francophones en Flandre j'ai appris le néerlandais à l'école à l'âge de 6 ans. Au début je mélangeais français et néerlandais. De ce fait, d'autres élèves parlant des dialectes flamands m'excluaient. Ensuite, je suis devenue bilingue.

J'ai toujours été dans une école catholique. On portait un uniforme, même le tablier faisait partie de l'uniforme. A la couleur de l'uniforme que nous portions on savait à quelle école on allait.

Mon père voulait que j'aille à l'université, quant-à-moi je voulais faire les Beaux-Arts.

Jean-Louis

Une enfance chahutée

Je suis né en 1944. Mon père nous a quittés quand j'avais quatre ans. Dès l'âge de quatre ans et demi, j'ai été à l'internat à Zellik. On devait cirer nos chaussures nous-mêmes. Chacun avait sa petite boîte en bois. On se bagarrait pour récupérer les brosses.

Après 2 à 3 mois d'internat, mes grands-parents sont venus me rechercher, scandalisés. J'ai été vivre chez eux à Grand-Bigard et ensuite à Berchem Ste Agathe jusqu'à mes 12 ans. Je suis allé à l'école Saint Albert chez les frères Salésiens. Il y avait une seule classe pour les 6 années primaires ; je me rappelle les 6 rangées avec 6 niveaux différents. Quand je suis arrivé en 1^{ère} primaire, je savais déjà lire et écrire. J'aimais l'école mais il y avait des injustices. Chaque semaine, on distribuait des médailles. J'avais le 2^e ou le 3^e prix, jamais le premier, alors que je le méritais. Mais je n'aidais pas les frères à nettoyer l'école ... et puis mes grands-parents étaient anticléricaux.

Quand j'ai eu 12 ans, ma mère, éprouvant des remords de m'avoir abandonné, a voulu me reprendre. Il y a eu des bagarres parce que mes grands-parents voulaient me garder. Finalement, je suis parti avec ma mère.

Elle m'a inscrit au collège Saint Pierre à Jette et je suis de nouveau rentré à l'internat. Je me souviens des pistolets secs avec des oignons au vinaigre et des dortoirs où on dormait à 20 ou 25 dans des alcoves, sans chauffage. Le surveillant apportait la nuit son chauffage individuel. Très vite, je suis tombé malade. Je n'y suis resté qu'un mois.

Ensuite, j'ai vécu chez ma mère. Elle m'a inscrit à l'Athénée de Koekelberg en 6^e latine. Je faisais souvent l'école buissonnière. Personne ne me poussait mais j'étudiais bien.

Un jour, je suis rentré à la maison. Ma valise était prête. Ma mère m'a conduit dans un internat à Jodoigne. Le mercredi après-midi, je participais à toute une série de compétitions sportives entre internats : foot, volley-ball, ping-pong, ...

Ma famille

Pénélope

Ma famille fait partie de l'histoire. Mon père a fait la 2ème guerre mondiale et y a été blessé.

Avec mon père c'était la discipline, avec ma mère la tendresse et les histoires de son vécu qu'elle racontait si bien.

Les distractions à la maison étaient d'écouter des feuilletons radiophoniques et surtout des pièces de théâtre à la radio. J'ai connu le gramophone pour mes débuts dans l'écoute de la musique. Mon père jouait du piano et nous chantions. Il y avait aussi les jeux de société, les coloriages, j'aimais surtout beaucoup lire et dessiner.

A mes yeux, la famille a toujours été importante et l'est toujours énormément.

Jean-Louis

Mon grand-père maternel, le personnage le plus important de ma vie

Je porte le prénom de mon grand-père maternel : Jean-Louis. Il est le personnage le plus important de ma vie. Son arrière-grand-père avait servi dans la garde civique et le père de ce dernier avait été gendarme. Moi-même, j'ai servi comme commissaire de police.

Mon grand-père a vécu de 1886 à 1968. Pendant la guerre 14-18, il était ambulancier. Il a été brûlé par le gaz moutarde, l'ypérite, un gaz utilisé pour la première fois dans la région d'Ypres. A cause de cette brûlure, il avait une poche à l'œsophage et avait donc des difficultés pour manger. Tous ses aliments devaient passer à la moulinette. C'était un invalide de guerre. Il a eu 7 décorations dont je garde quelques médailles en souvenir.

Mon grand-père s'est marié trois fois. Sa première épouse est décédée. Puis il s'est remarié avec une deuxième qui, elle aussi, est morte alors qu'elle accouchait de ma tante. Sa troisième épouse était 20 ans plus jeune que lui. Elle était venue à Bruxelles en provenance de Mons pour chercher du travail quand elle a rencontré mon grand-père, au chalet Robinson où elle travaillait. Jeune, elle avait perdu sa mère qui avait eu 12 enfants.

J'ai été élevé par mon grand-père jusqu'à l'âge de douze ans. Il m'a tout appris : lire et écrire, les principes de la vie, la manière de vivre en société, ne pas fumer, ... Il m'a transmis le virus de la collectionnisme ; il collectionnait tout même des clous ! De lui, j'ai également appris à aimer les cafés, pour l'ambiance, la musique, les chanteurs. Il m'y offrait un galopin : du jus de raisin avec un raisin dedans.

Après la guerre, il a travaillé comme courtier en publicité à l'agence HAVAS, qui par la suite est devenue Rossel.

Mon grand-père maternel est décédé au moment où je faisais mon service militaire. Avant de mourir, il a prononcé mon prénom...

Mes grands-parents paternels, quant à eux, ont beaucoup déménagé dans leur vie. Ils ne savaient pas rester dans une même maison plus de six mois. Il leur est même arrivé de quitter une maison, construite spécialement pour eux, après y avoir vécu seulement 4 mois.

C'est ma grand-mère qui tenait les rênes du ménage. Quand elle en avait marre d'un quartier, elle demandait à Isidore, son mari, de quitter les lieux.

Moi aussi, j'ai déménagé 22 fois dans ma vie.

Mon père, lui, s'est marié 4 fois et a divorcé 4 fois. Il a collectionné les femmes et il buvait. Je n'ai pas hérité de lui.

De mon côté, je me suis marié deux fois. Ma première épouse m'a quitté parce que ses parents ne voulaient pas d'un Bruxellois. Ma deuxième femme est retournée chez ses parents.

J'ai un fils, né en 1971. J'ai dû faire appel à la justice pour le voir. Je l'ai rencontré une fois, à l'âge adulte.

Janine

Une famille peu affectueuse

C'est mon grand-père paternel qui m'a le plus marquée. Toute ma famille habitait chez lui. Il était parti au Canada avec son oncle qui travaillait dans la construction. Il y a gagné beaucoup d'argent. A son retour, il a fait construire une nouvelle ferme. Il a voulu se marier en Belgique mais dans le village, il n'y avait plus beaucoup de filles à marier. Alors, il en a épousé une qui n'était pas en bonne santé. Ils ont eu un enfant ensemble, mon père qui a perdu sa mère à 13 ans.

A 15 ans, mon père a quitté l'école : mon grand-père voulait qu'il l'aide à la ferme. Mais mon père n'était pas très motivé par ce travail ; il voulait continuer ses études.

Quand ma mère a accouché, mon grand-père est monté pour voir l'enfant. Quand il a appris que c'était une fille, moi, il est redescendu sans un mot.

J'étais très attachée à ma grand-mère maternelle. C'est dommage que je n'aie pas pu vivre avec elle. Elle s'est occupée de moi pendant mes premiers mois, quand ma mère était à l'école pour enseigner. Elle m'adorait.

Sinon, à la maison, j'étais seule toute la journée : entre six mois et trois ans, j'étais placée dans un parc. Mon grand-père et mon père traversaient parfois la maison mais ne me parlaient pas. Seule dans ce parc, je regardais un chat qui jouait ... C'est sans doute pour ça que j'aime les chats, mes seuls compagnons.

Mes parents n'étaient pas du tout affectueux envers moi. Les seuls moments dont je garde de bons souvenirs c'est quand nous jouions aux jeux de sociétés.

Pour moi, la famille, ce sont des gens liés par le hasard, qui n'ont pas nécessairement de points en commun sauf des souvenirs.

Rolande

Je viens d'une famille bruxelloise. J'ai connu mon arrière-grand-père, Alban 1, né en 1870 et mort en 1945. Il travaillait dans la petite mécanique. Son fils, mon grand-père, Alban 2, a quitté le nid familial à l'âge de dix-huit ans. Il a tiré au sort le bon numéro et n'a pas dû faire son service militaire. Ensuite, il est parti faire le tour de France pour devenir compagnon teinturier. Quand il s'est marié, il s'est installé comme teinturier. Ma grand-mère aurait aimé avoir une fille. Ce fut un garçon, mon père, Alban 3.

Mon grand-père avait été champion d'échec. Il m'apprenait les tables de multiplication par cœur. Or, j'avais des difficultés à mémoriser. J'avais de bons contacts avec lui, même s'il me manifestait moins de considération parce que j'étais une fille. Il aurait aimé que je sois un garçon.

Je devais toujours être très occupée, faire du crochet. Je ne pouvais pas lire n'importe quel livre. Certains livres sont partis dans le feu !

Ma mère était mère au foyer. J'étais très aimée et étais toujours bien habillée. J'ai été une enfant sage.

Sallum

Une famille burundaise

Je me souviens de ma grand-mère paternelle : elle nous aimait beaucoup et nous préparait des repas de fête ! C'était une riche commerçante. De caractère très sévère, elle a voulu donner une bonne éducation à son fils, mon père. Celui-ci a fait du commerce et est devenu riche. Il a voyagé beaucoup, au Congo, en Tanzanie et au Kenya. Il a eu un magasin et des camions de transport. Il a vendu des vêtements, des boissons, ...

Mon père a voulu m'initier au commerce et m'a incité à faire des études. Il voulait que je le remplace. Ma mère était femme au foyer. Nous étions 9 enfants à la maison : 5 garçons et 4 filles.

La famille, pour moi, c'est très important. On ne sait pas vivre sans. La famille en Afrique, ce sont aussi les oncles, les tantes, les grands-parents, les cousins et cousines ...

Le travail

Andréa

Une carrière dans l'hôtellerie

Mes parents vivaient à la campagne au nord de l'Italie près de Bologne. Ils étaient ouvriers agricoles. A l'époque, dans cette région, il n'y avait pas d'industrie. Les agriculteurs n'en voulaient pas. Ils avaient d'ailleurs demandé à Mussolini de ne pas laisser les industries s'y implanter parce qu'elles leur auraient pris la main d'œuvre.

A la campagne, le travail commençait le 14 février par le travail de la vigne, des arbres fruitiers. Il se terminait le 11 novembre avec les moissons et les vendanges. Fin novembre, la paye était distribuée. Les ouvriers pouvaient régler leurs dettes chez le boucher, le boulanger, l'épicier. Les achats se faisaient à crédit. Ce n'est qu'après la deuxième guerre mondiale que les ouvriers ont eu des contrats écrits.

Quant à moi, j'ai travaillé pendant toute ma carrière dans l'hôtellerie et j'ai aimé ça ! J'ai gravi tous les échelons de simple groom à chef concierge dans un grand hôtel 5 étoiles à Bruxelles.

A 14 ans, j'ai quitté l'école pour travailler dans un premier hôtel en Italie. Un ami était venu me chercher et m'avait dit qu'ils embauchaient. J'ai sauté sur l'occasion ! Je travaillais de 7 heures à 21 heures. Le jeudi, je terminais à 17h. C'était mon seul congé : 4 heures par semaine !

A 7 h du matin, je commençais par nettoyer le hall, brosser la galerie devant l'hôtel, nettoyer les toilettes, cirer le parquet des cabines téléphoniques, passer au Sidol les cuivres. A midi, je faisais le service au restaurant.

En plus de mon salaire, je percevais des pourboires, tant de pourboires que mon salaire ne servait qu'à l'épargne et aussi à charmer les jolies filles : je leur achetais des glaces ou une place au cinéma. C'était l'argent qui me motivait, pas le travail proprement-dit !

J'étais tellement heureux d'avoir de l'argent dans ma poche. C'était comme une drogue.

Je n'aime pas obéir aux ordres et donc à 18 ans, pour éviter de faire mon service militaire, j'ai pris le train vers le nord de l'Europe. Le premier train que j'ai trouvé allait vers Ostende. Ensuite, j'ai débarqué à la gare centrale, à Bruxelles le 30 septembre 1964. J'avais 30.000 liras en poche (environ 200 francs belges). Je suis rentré dans le premier hôtel que j'ai vu et j'ai été engagé !

Durant toute ma carrière, je n'ai rien vécu de désagréable. J'ai pu traiter avec les grands de ce monde, des rois, des présidents et j'en passe. Un des souvenirs dont je suis le plus fier ? Avoir trouvé une belle chambre à Londres pour un chef d'entreprise américain, Monroe, le roi des amortisseurs, alors qu'il n'y avait plus aucune chambre disponible ! J'ai aussi un certificat de bon service signé de la Maison Blanche et un autre signé par les deux Clinton !

Mani

J'ai dû arrêter l'école à 14 ans.

Ma mère était femme au foyer. Mon père, lui, était indépendant. Il était ardoisier- couvreur et plombier. En 1943, il est décédé. J'avais 11 ans. A l'époque, il n'y avait pas de soutien pour les veuves. Ma mère est donc restée sans ressources. J'aurais aimé devenir infirmière mais c'était impossible. J'ai dû arrêter l'école à 14 ans. Pour aider notre mère, mon frère travaillait par-ci, par-là. Moi, je rendais service aux personnes âgées, je faisais des ménages, je faisais de la pâte pour le pain. A 16 ans, j'ai travaillé dans un hôtel. J'y ai épluché des patates, lavé la vaisselle. Je gagnais 15 FB par jour. Tout l'argent que je recevais, je le donnais à ma mère. A la maison, nous avions des poules, des lapins, un potager pour notre propre consommation.

Je me suis mariée en 1954, à l'âge de 22 ans. Mon mari n'a pas voulu que je travaille. J'ai eu deux enfants à 17 mois d'intervalle. En 1958, maman est venue habiter avec nous et je me suis occupée d'elle. Par après, j'ai été sollicitée pour travailler à mi-temps au service de l'expédition de l'AGEFI. J'étais adressographe. Pendant 7 ans, j'ai travaillé à la machine pour imprimer les adresses. Après avoir été opérée de l'oreille, j'ai cessé de travailler. Je me suis occupée de mes trois enfants et de ma mère.

Rolande

Un peu de tout.

Mon papa était dessinateur technique, maman, mère au foyer. Moi, j'ai travaillé dans plein de domaines différents.

À l'école, j'ai fait la couture. Mon objectif était de devenir couturière. A 18 ans, j'ai terminé l'école et j'ai commencé à travailler à la rue Saint-François. Je m'occupais des doublures. Ça m'ennuyait. Ensuite, j'ai travaillé comme aide-comptable dans une grosse société. Dans la famille de mon mari, ils étaient commerçants. J'ai aidé de ci de là dans une boucherie, dans une boulangerie. J'ai même travaillé dans un cinéma à la caisse et comme ouvreuse ; je voyais plein de films et j'adorais ça. Pendant une certaine période, j'ai même conduit un taxi ; il n'y avait que 3 femmes qui en conduisaient un à l'époque !

Et puis, j'ai été mère au foyer. À ce moment-là, je faisais de la couture pour tout le monde et sans salaire. Quand mes enfants ont eu douze ans, j'ai commencé à travailler dans l'électroménager. J'étais trilingue et j'ai tout de suite trouvé ce travail. Dieu sait combien de fours à micro-ondes j'ai vendus ! J'y suis restée pendant 25 ans jusqu'à ma prépension.

Quand mon mari est tombé malade, je me suis occupée de lui pendant 20 ans. S'il n'avait pas été malade, probablement que j'aurais travaillé jusqu'à ma pension.

Durant toute ma carrière, j'ai toujours aimé ce que j'ai fait. Je l'ai fait avec beaucoup de curiosité.

Jean-Louis

Devenir commissaire de police

Ma mère a travaillé aux Comptes Chèques Postaux ; mon père était préparateur en pharmacie. Moi, j'ai fait des études en sciences commerciales et financières. J'ai travaillé aux Comptes Chèques Postaux, au Ministère des

Finances, à l'Enregistrement et TVA. Mais je voulais plus de contacts humains et être utile. Mon rêve d'enfant était de devenir commissaire de police. J'ai passé des examens pour devenir aspirant officier de police. Il y eut trois élus, dont moi !

J'ai travaillé à Bruxelles-Ville pendant treize ans et ensuite à Anderlecht en tant que commissaire-adjoint jusqu'à la fin de ma carrière, le 30 juin 2000. Je suis parti au moment de la réforme des polices. Ce qui a été le plus difficile dans ma carrière de policier ? Je me suis souvent heurté à la hiérarchie, à des ordres difficiles. J'ai eu des ennuis. Je n'ai jamais fait de compromis. Du coup, cela a été difficile de grimper dans la hiérarchie. Ce qui a été le plus positif ? Ce travail était passionnant parce que diversifié et divertissant.

Pénélope

Maman était femme au foyer, papa industriel.

Quand mes enfants ont été en âge d'aller à l'école j'ai travaillé dans des domaines où je me suis sentie utile.

Janine

Mon rêve : devenir archéologue

Ma mère était institutrice et mon père fermier. Mon rêve était de devenir archéologue. Je voulais faire des voyages, aller à l'étranger. Mes parents trouvaient qu'il n'y avait pas de débouché. A l'université, j'ai dû m'inscrire en philologie romane parce que j'étais douée en français et en histoire. Ils voulaient que je devienne professeur de français. Moi, ça ne me disait rien du tout mais je me suis résignée et j'ai raté mes études... Quand un enfant veut quelque chose, c'est un miracle ! Il faut le pousser ! Je suis donc retournée chez mes parents. J'aidais un peu au ménage. J'étais déprimée. Une amie de mes parents a dit que je devais faire quelque chose.

Je suis arrivée à Bruxelles. N'étant pas bilingue, je n'ai pas vite trouvé du travail. Finalement, j'ai travaillé dans un magasin de timbres en 1968. Je gagnais 5000 francs belges. Il me fallait, pour gagner plus, prester des heures supplémentaires. La même année, j'ai passé un examen au Ministère des Finances et j'y suis rentrée. Je me demandais : « Qu'est-ce que je fais là, moi, qui suis plutôt littéraire ? ». J'ai été affectée au service de la TVA comme rédacteur.

J'ai travaillé aussi dans un bureau des domaines où j'étais chargée de récupérer l'argent que des mineurs, des chômeurs avaient perçu mais auquel ils n'avaient pas droit. Ce travail demandait un peu de psychologie pour trouver le moyen de faire payer les gens. Le côté psychologique m'intéressait. A part cela, mon travail ne m'a jamais plu. En plus, j'avais des problèmes parce que j'étais lente. Quand j'ai perdu ce qui me motivait un peu, j'ai pris ma prépension. J'avais 60 ans.

Sallum

Des langues à l'informatique en passant par des camps pour réfugiés

Mon père a été d'abord commerçant ambulant puis détaillant et ensuite grossiste. Ma mère était femme au foyer mais elle a aussi travaillé dans l'extraction de l'huile de palme et dans l'agriculture.

Quant à moi, j'ai beaucoup aimé l'école primaire. Je voulais devenir instituteur. En secondaire, j'ai été à l'école normale. Ensuite, j'ai dû quitter le Burundi à cause de la guerre et je me suis établi au Rwanda. Etant donné que j'étais fort en langues étrangères, j'ai suivi l'institut supérieur pédagogique pour devenir professeur d'anglais et de français. J'ai exercé ce métier dans une école secondaire de 1977 à 1994. De nouveau, à cause de la guerre, je suis retourné au Burundi, et puis au Congo et enfin en Tanzanie. J'ai travaillé comme travailleur social dans des camps pour réfugiés jusqu'en 2000. J'ai suivi des formations, e.a. de médiateur en Tanzanie, en Namibie, en Autriche. Quand j'étais en Autriche, j'ai appris que j'étais recherché par le gouvernement du Burundi. Je suis arrivé en Belgique où j'ai demandé le statut de réfugié. Je l'ai eu et je me suis naturalisé belge. Après 3 ans, mes enfants et mon épouse ont pu me rejoindre. Dans le cadre de l'article 60, j'ai travaillé pendant 2 ans au CPAS de St Gilles ; un travail en rapport avec des personnes âgées. Ce travail m'intéressait beaucoup. Puis, j'ai travaillé à Bruxelles Formation comme formateur de français et à Molenbeek en tant qu'agent administratif. J'ai arrêté de travailler à 60 ans. Maintenant, je donne des cours d'informatique aux seniors à Bruxelles-Ville.

Etre fille, être femme, être garçon, être homme

Janine

Si j'avais été un garçon, j'aurais été éduquée différemment. Quand j'étais enfant, il y avait un grand atelier de menuiserie à la maison avec beaucoup d'outils. Moi, je les prenais, j'avais envie de les utiliser. Mes parents m'ont dit : « Ce n'est pas pour les filles. » J'étais frustrée. Cela aurait pu m'être utile plus tard.

A l'école des filles, j'ai appris le tricot, le crochet, la broderie. Mais je n'aimais pas ça. Par contre, maintenant, si j'ai un trou dans ma chaussette, je le répare. Je sais aussi raccourcir mes pantalons.

Adulte, je suis allée à la Maison des femmes où j'ai suivi un atelier de plomberie. J'y ai aussi assisté à beaucoup de conférences. On appréciait le fait qu'il n'y ait pas d'hommes parce que sinon ils accaparaient toujours la parole.

Si je me considère comme féministe ? Oui, parce que l'égalité homme-femme n'est pas encore acquise. Si j'avais été un homme, ma vie aurait été différente. Mon grand-père m'aurait parlé, lui qui a été déçu de voir à ma naissance que j'étais une fille.

Les choses de l'amour ? Je les ai apprises dans les livres et au cinéma. Ma mère allait avec moi au cinéma. Cependant une fois, elle a regretté de m'y avoir amenée : elle n'a pas aimé que je voie la scène d'une femme en train d'accoucher.

Rolande

Aînée de la famille, j'aurais dû être Alban 4 ! A 7 ans, ma mère m'a appris comment on faisait des enfants, schéma à l'appui !

Mon rêve, c'était une maison, un mari et des enfants. Ce que j'ai eu ! J'ai très bien vécu le fait d'être une femme même si une femme doit tout faire : s'occuper des enfants, du ménage, ... parfois travailler à l'extérieur. Je suis très fière d'avoir pu tout faire. Je n'ai jamais été militante féministe et n'ai jamais été à la maison des femmes. Je me considère féministe parce que je suis pour l'égalité homme-femme et féminine.

Mes enfants, je les ai éduqués tous de la même manière : garçons et filles savent coudre, crocheter, repasser, tricoter.

Andrea

Comment j'ai appris les choses de l'amour ? Par hasard ! A 14 ans, je travaillais dans un hôtel, en Italie. Un jour, j'ai vu une femme de chambre nue en train de se laver ; j'ai eu une aventure avec elle pendant 3 ans. Elle avait 20 ans de plus que moi. Elle est tombée enceinte et a décidé d'avorter. Cela coûtait cher. Il fallait débloquer 40.000 liras et moi je ne gagnais que 2000 liras. J'en ai parlé à mon chef de service. Je lui ai raconté toute la vérité. Il m'a donné cet argent sans demande de remboursement ! Il m'a fait devenir homme. Par contre, il m'a expliqué que je devais me protéger avec des capotes. J'allais donc acheter des capotes, à chaque fois dans une pharmacie différente. Je prétendais que c'était pour un client !

J'ai septante ans mais je ne suis pas amoureux. Si ma femme me disait qu'elle s'en allait, je suis prêt à l'accepter. Pour moi, l'amour c'est du hasard. Le respect, ça c'est le plus important.

Un peu après être arrivé en Belgique, j'ai rencontré ma future femme dans un cours du soir. Elle était allemande et orpheline. En fait, je me suis attaché à elle parce qu'elle ne présentait que des avantages. Pas de belle-mère ! Et moi, loin de mes parents ! Je ne voulais pas que ma femme vive comme ma mère. Nous avons bien vécu ensemble.

Dès la première semaine de notre mariage, nous avons élaboré une constitution entre nous pour déterminer qui faisait quoi. Ma femme a toujours travaillé. Elle a vendu des pralines, elle a été téléphoniste à l'ambassade d'Allemagne. Au début de notre mariage, j'ai travaillé pendant six ans la nuit. Pendant la journée, je m'occupais de nos deux filles tandis que mon épouse travaillait en tant que caissière dans un supermarché.

Si je me considère comme féministe ? Ah oui, je suis très féministe avec mes trois femmes ! J'ai même participé à des manifestations pour les femmes. Je suis pour l'égalité de droits mais je trouve que nous sommes très différents : notre constitution physique n'est pas la même et puis les hommes ont de la testostérone, ce qui les amène parfois à se comporter comme des animaux !
La femme est plus sensible mais aussi coriace !

Mani

Nous n'avons pas eu une éducation différente à la maison. Mon frère, ma sœur et moi avons été éduqués de la même manière. A la maison, mon père était sévère avec tout le monde.

En ce qui concerne l'amour, j'étais ignorante. Jusqu'à l'âge de douze ans, je ne savais pas ce que c'était d'être enceinte. Des filles plus grandes m'ont expliqué.

Sallum

Oui, j'ai été éduqué différemment de mes sœurs. Etant garçon et aîné de la famille, je devais succéder à mon père plus tard surtout le remplacer dans son commerce.

Mes sœurs s'occupaient de la vaisselle, des enfants. Elles jouaient avec des poupées, elles apprenaient comment porter un bébé, comment préparer la nourriture, ...

Moi, je devais m'affirmer comme futur chef de famille. Je devais apprendre à commander, à imposer ma loi, à grimper dans les palmiers pour couper les régimes de noix de palme, ...
Contrairement à mes sœurs, j'ai été poussé à faire des études.

A l'âge de 25 ans, je me suis marié au Rwanda. J'étais enseignant et ma femme faisait du petit commerce. Nous avions des boys pour s'occuper du ménage et des enfants. Nous étions considérés comme des personnes très riches. D'autres femmes étaient jalouses de ma femme. On a cherché à l'empoisonner quatre fois !

Je plaide pour l'égalité des hommes et des femmes devant la loi. Mais je suis mal à l'aise devant des travaux trop lourds demandés aux femmes. Dans notre foyer, je trouve que nous nous complétons.

Etre une femme est plus difficile parce qu'elle est plus faible physiquement. Moi, qui ai connu en Afrique beaucoup de conflits guerriers, j'ai connu beaucoup de femmes victimes de viol.

Jean-Louis

À quatorze ans, je suis tombé amoureux d'une fille qui était dans une classe inférieure. Je l'aidais parfois dans ses devoirs et nous échangeons de petits mots. Nous discutons beaucoup ensemble. Cela dérangeait un de nos professeurs qui ne voulait pas nous voir ensemble. Le cours de la vie nous a séparés. À l'université, nous nous sommes retrouvés et nous avons décidé de vivre ensemble. Je l'aimais vraiment beaucoup. Elle m'a écrit une lettre pour dire oui, et ma mère a intercepté la lettre ... Je n'ai su tout ça que beaucoup plus tard, après la mort de ma mère ...

N'ayant pas de nouvelles de celle que j'aimais, je me suis marié en 1970 à 26 ans avec une autre fille que j'avais connue pendant mes cours du soir. De cette union, j'ai eu un fils que j'ai élevé jusqu'à l'âge de 6 ans. Ma femme ne faisait rien du tout. Je le conduisais à la crèche, puis à l'école. Je faisais le ménage, la vaisselle, le repassage, les repas. Ensuite j'ai eu des problèmes avec ma femme. Nous avons divorcé ; cela a été un divorce très difficile. Je n'ai plus jamais vu mon fils, sauf une fois, l'année dernière.

Pénélope

Je me suis mariée à 22 ans et j'ai suivi mon mari à l'étranger. J'étais femme au foyer, mon idéal était de m'occuper de mes enfants, de mon mari et de ma maison.

J'ai toujours eu soif d'apprendre et j'ai appris plein de choses : la vie culturelle, l'histoire avec les us et coutumes... de mon pays d'accueil. Je trouvais particulièrement intéressant les échanges de vies entre femmes. J'ai appris la langue du pays, de ce fait je pouvais me débrouiller et étais acceptée et estimée. Ma vie y a été riche en événements de toutes sortes.

Jeannine

J'ai vécu toute mon enfance dans les Ardennes ; je suis donc francophone. Mon mari était néerlandophone. Comment nous nous sommes rencontrés ? Sur un banc public à Namur ! J'étais en train de lire un livre et j'ai entendu siffler. Je ne voyais personne. J'ai répondu : « Je ne suis pas un chien ! ». Nous nous sommes mariés et cela a duré plus de 50 ans !

Mon mari ne parlait pas bien le français. Donc, nous avons emménagé à Bruxelles en 1954 ; c'était plus facile pour y trouver du travail. Mon mari a travaillé à la STIB. Il lisait toujours « het Laatste Nieuws ». Sur mes conseils, il a commencé à lire « Le Soir ». Entre nous, nous parlions français. Et donc, mon mari a bien appris le français. Nos enfants ont été à l'école en français. A l'époque, on ne pouvait pas choisir, c'était la langue maternelle qui comptait. Envoyer nos enfants dans une école néerlandophone n'était donc pas possible. Seul un de nos trois fils parle bien flamand. Les deux autres, pas. C'est la seule chose que j'ai reproché à mon mari ...

Andrea

En 1964, en Italie, des lois fascistes persistaient. A 18 ans, j'ai reçu une convocation pour partir à l'armée, en Sicile, dans la marine. Je ne voulais pas rentrer dans l'armée mais je n'avais pas le choix. Si je restais en Italie et que je refusais l'armée, alors je risquais le tribunal militaire, plusieurs mois de prisons et des problèmes jusqu'à mes 33 ans. Je suis pacifiste. Un vieux proverbe dit : « l'homme fait usage de la force quand il n'a pas d'intelligence. »

J'ai demandé et obtenu un passeport. Je me suis rendu dans une agence de voyage à Milan. On y vendait des tickets très bons marchés pour les mineurs italiens qui partaient travailler en Belgique. C'est comme cela que je me suis retrouvé à la gare centrale à Bruxelles le 30 septembre 1964.

J'ai déposé mon CV à l'hôtel Atlanta, Boulevard Adolf Max. Immédiatement, j'ai été engagé. J'y suis resté 18 mois. J'ai été chasseur, valet de nuit. Je devais cirer les chaussures pendant la nuit. Je connaissais juste quelques mots de français. Mon intégration s'est très bien déroulée. Je gagnais bien ma vie. Très vite, j'ai acheté une voiture, une Trabant, avec un copain. Elle nous a coûté 3000 francs chacun.

Je suivais des cours du soir en français et en allemand. Pendant les pauses, j'ai rencontré ma future femme. Elle était allemande et ne parlait pas très bien le français. Très vite, elle s'est retrouvée enceinte. Elle préférait accoucher en Allemagne. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés à Cologne et ensuite à Bonn. J'avais facile à trouver du travail. Je n'étais pas exigeant non plus ... J'ai d'abord été concierge de nuit à Essen et ensuite bagagiste à Bonn.

En 1967, nous sommes retournés en Belgique. L'hôtel Atlanta demandait que je vienne retravailler pour eux. J'ai toujours travaillé dur. En tant qu'Italien, je n'ai jamais rencontré de problèmes. Je me souviens juste d'une fois. Je

cherchais un appartement et j'ai vu une pancarte : « Etranger, s'abstenir. » J'ai répondu : « Mais, je ne suis pas un étranger. Je suis italien ! ».

Nous avons vécu pendant 27 ans à Waterloo. L'Italie ne me manquait pas. A l'époque, il y avait beaucoup de grèves et de problèmes en Italie. Pour visiter ma famille, je voyageais clandestinement. Arrivé en Italie, je devais me cacher sinon, j'aurais pu être jeté en prison comme déserteur. Je restais donc à la maison. Ce n'est qu'à partir de 1972 que j'ai pu retourner en Italie librement et sans crainte.

Pour moi, la Belgique était et reste un pays phare. Tout était bien organisé, tout fonctionnait bien : il y avait des trains 20h sur 24h ; c'était le seul pays en Europe où cela existait !

Rolande

Je suis née à Bruxelles. Pendant la guerre, j'ai habité aussi la Flandre et la Wallonie. En Wallonie, j'étais la maudite bruxelloise, en Flandre, la sale bruxelloise ... Les filles étaient jalouses ; j'étais bilingue et je portais de plus beaux vêtements. Maman était néerlandophone. J'ai donc été à l'école néerlandophone.

Aujourd'hui, j'habite à Laeken, et quand j'ai besoin d'un service à l'administration, je me sens parfois discriminée, du genre : « Tu es Belge ? Débrouilles-toi ! ». J'ai l'impression, qu'en tant que Belgo-Belge, on doit plus se débrouiller tout seul. On a moins d'aide que quelqu'un d'origine étrangère. Mon mari était handicapé, et il avait droit à certains avantages, mais personne ne m'a jamais rien dit.

Janine

J'ai vécu mon enfance en Wallonie. Ensuite, je suis arrivée à Bruxelles pour trouver du travail. C'était difficile d'en trouver parce que je n'étais pas bilingue et que je n'avais pas de diplôme. Finalement, j'ai passé des examens et je suis entrée au Ministère des Finances en 1968.

A Bruxelles, je n'ai jamais connu de problèmes particuliers. L'intégration s'est bien déroulée. Comme femme seule, c'est plus facile d'habiter dans une grande ville que dans une grande ferme en Wallonie. A Bruxelles, il y a plein d'activités, c'est plus facile de rencontrer des gens.

Je voulais devenir archéologue et aller en Amérique du Sud. C'est la raison pour laquelle j'ai appris l'anglais et l'espagnol au lieu du néerlandais.

Question supplémentaire : si le groupe avait été plus mélangé du point de vue des origines culturelles, auriez-vous participé aux séances « Je raconte ma vie » ?

Andrea : Oui, j'aime la confrontation, les autres gens. J'aime la discussion, mais je suis toujours poli.

Rolande : Oui, j'adore écouter les histoires des autres. Surtout les grandes histoires d'Andrea, Sallum ... Je trouve que j'ai peu de choses intéressantes à raconter. Par contre, je n'aime pas la confrontation.

Janine : Oui, cela n'a pas d'importance que tu viennes du Burundi, du Maroc, de Bruxelles. Chacun a son vécu. Et c'est cela que je trouve intéressant. Moi, j'ai peur des gens, qu'ils viennent de n'importe où. J'ai peur de la rencontre, du contact. Mais cela me fait du bien d'avoir un bon contact et ici j'ai un bon contact. Maintenant, je suis beaucoup plus à l'aise qu'au début.

Pénélope : oui, à 100 %. J'adore les échanges, la découverte, apprendre les uns des autres, apprendre de nouvelles choses, c'est très enrichissant. J'ai posé la question « suis-je à ma place dans ce groupe ? ». J'ai connu une autre vie à l'étranger et je craignais d'être un peu en décalage par rapport aux autres participants dudit groupe. En fait, je découvre avec un certain retard et intérêt des événements qui se sont déroulés en Belgique pendant mon absence.

Mani : oui, il n'y a pas de problème. J'adore parler avec n'importe qui.

Religions, valeurs, philosophie de vie

Janine

Enfant, la religion avait une certaine importance dans ma vie. A la maison, on n'en parlait pas. Cependant, à l'école communale de mon village, la religion comptait. Personne ne se disait athée. Ma mère qui était institutrice lisait à l'école un épisode de la bible et le dimanche, à l'église, elle devait surveiller les enfants de son école. Et donc, j'allais tous les dimanches à l'église. Les hommes étaient d'un côté, les femmes de l'autre. J'ai fait ma petite communion à 7 ans et ma communion solennelle à 11 ans. A cette occasion, un banquet a été organisé à la maison. Mon grand-père est parti de la maison et est revenu le soir. J'ai ensuite fait ma confirmation à l'âge de 13 ans. J'ânonnais. A l'époque, je croyais en Dieu comme tout le monde.

Quand j'ai appris qui était St Nicolas, j'ai eu des doutes : « Qu'est-ce que c'est cet accord entre tous ces gens pour ne pas dire la vérité ? Et si la religion, c'était la même chose ? ».

A l'école secondaire, j'étais dans un lycée de la Province de Hainaut, socialiste, athée et anticlérical ; il n'y avait pas de cours de religion mais un cours de morale. Vers 15 ans, j'ai cessé de croire. Le fait d'aller dans ce lycée a influencé mon point de vue sur la religion.

Dans ma vie d'aujourd'hui, la religion n'existe plus. On n'a pas besoin de religion pour avoir de vraies valeurs et respecter les choses.

Mani

J'ai été baptisée comme tous les autres enfants. J'ai fait la petite, la grande communion et la confirmation. Ensuite, je me suis mariée à l'église. En fait, je n'ai jamais vraiment été attirée par l'église. J'y tombais même régulièrement dans les pommes. Maman était très croyante mais mon père l'était moins. J'ai été dans une école catholique.

Actuellement je suis entre deux eaux. Je ne sais pas ...

Andrea

Enfant, la religion a été très importante pour moi parce que près de l'église, il y avait une plaine de jeux. Pour y aller, il fallait suivre le catéchisme. En dehors de cela, la religion m'importait peu. Dans ma famille, on ne priait pas mais on respectait les fêtes religieuses parce qu'on aimait bien les fêtes ! Je me souviens notamment de la bénédiction des maisons. Mais tout ça, c'étaient plutôt des traditions.

A l'école, la religion occupait la première place. C'était la première matière.

Aujourd'hui, la religion n'est pas aussi importante qu'hier. Le nouveau dieu, c'est l'argent. Avant, la religion était la sève de la vie familiale. On pratiquait la religion par intérêt parce que parfois, on avait besoin du curé. La colonne vertébrale, c'étaient les dix commandements.

Quand je suis seul et que je rentre dans une église, je me demande : « Pourquoi tant de malheurs ? » Cependant, la religion a fabriqué une façon de vivre, une certaine éducation.

Pénélope

J'ai été élevée dans une famille catholique. J'ai été baptisée, j'ai fait ma communion solennelle. Nous allions à la messe le dimanche.

Aujourd'hui je dis merci à Dieu pour tout ce qui est arrivé : le miracle de la nature, de la vie qui est un vrai mystère. Je ne vais plus qu'occasionnellement dans une église mais pour moi c'est important d'avoir la foi. Je crois que quand il arrive un sérieux problème dans ma vie et que je prie et demande de l'aide j'en obtiens toujours. Dans chaque religion il y a une conduite de vie avec des valeurs. Rentrer dans une église c'est rentrer dans un lieu de paix où on peut se retrouver. De même la nature est comme une église, un lieu sacré.

Jean-Louis

Mon grand-père était très catholique et ma grand-mère anticléricale. Elle était issue d'une famille de 12 enfants dont elle s'est beaucoup occupée. L'Eglise ne lui avait servi à rien. C'était la misère dans le Borinage.

Enfant, j'ai été envoyé dans une école catholique chez les frères salésiens car l'enseignement y était meilleur qu'à l'école communale. Il y avait une vraie rivalité entre les deux écoles. Les élèves de chaque école avaient leur trottoir et en hiver, les boules de neige volaient entre les deux !

Pour participer au mouvement de jeunesse dans lequel j'ai été, il fallait aller à la messe. On « pointait » à l'église : un cachet était apposé sur notre carte. J'ai connu le favoritisme de ceux qui rendaient service aux religieux.

Arrivé à l'athénée royal de Jodoigne, j'ai suivi le cours de morale en premier lieu, puis le cours de religion parce que je le trouvais plus intéressant que le cours de morale car on y comparait les religions.

Je n'ai jamais été un grand pratiquant. Aujourd'hui la religion n'est pas importante pour moi dans ma vie quotidienne. J'ai appris à me méfier des religions.

Sallum

Je suis né au Burundi dans une famille chrétienne. Nous priions et allions dans une église protestante pentecôtiste. Le Burundi a été une colonie allemande avant d'être rattachée à la Belgique après la première guerre mondiale. Dans ma famille, on parlait beaucoup de Dieu. Moi, je voulais plaire à Dieu et je le craignais. J'ai été à l'école primaire et ensuite à l'école secondaire chez les missionnaires pentecôtistes suédois. Tous les élèves suivaient obligatoirement le cours de religion protestante. On priait beaucoup à l'école, à la maison. Je chantais dans une chorale. Tous les jeudis, nous allions, tous les élèves, à l'église pour l'étude biblique.

En 1972, c'est la guerre entre les Hutus et les Tutsis. Un pasteur tutsi qui nous donnait cours a trahi ses frères pasteurs et les élèves hutus en les donnant aux bourreaux. Cela m'a énormément choqué : « Comment un homme de Dieu peut trahir des jeunes innocents ? ».

Par après, j'ai quitté le Burundi et j'ai été à l'université au Rwanda. J'ai adhéré à l'Eglise pentecôtiste. Là aussi, j'ai vu des conflits entre un pasteur tutsi et un pasteur missionnaire allemand. « Comment est-ce possible ? » J'ai écrit une lettre officielle pour réconcilier les deux pasteurs. Le pasteur hutu m'a reproché d'avoir écrit la lettre. « Vous

avez détruit les Eglises pentecôtistes au Burundi. Vous voulez faire la même chose ici ? ». Pourtant je voulais qu'ils se réconcilient.

Au fil du temps, j'ai continué à croire en mon Dieu. Pour moi, il n'y a pas de hasard. Quand on demande quelque chose à Dieu, il peut y répondre. Pour moi, Dieu est un esprit supérieur qui dirige tout. Des lois ont été fixées par lui.

Ma relation avec mon Dieu est plus importante que la religion (qui est exploitée par les hommes ?).

Je me pose cependant la question suivante : « Comment se fait-il que ce soit les Africains qui prient le plus et qui sont les plus pauvres ? ».

Un objet qui vous est cher

Andrea : le bonnet rouge de ma tante

J'ai reçu ce bonnet rouge de ma tante lors de mon 14e anniversaire. Je l'ai toujours aujourd'hui ; le voici ! C'est le plus ancien objet que je possède ; je l'ai perdu quatre fois ! Un jour, un vent violent l'a emporté. J'ai couru pour le rattraper faisant fi de tout ce qui était sur mon chemin : voitures, véhicules de toutes sortes. J'ai couru et je l'ai rattrapé.

Je me souviens d'un autre jour où il a beaucoup plu. Quand il s'est arrêté de pleuvoir, je l'ai mis à côté de moi ensuite je l'ai oublié. Un peu plus tard, une femme m'a appelé et me l'a remis.

Rolande : un livre

Voici un livre de Marc de Smedt auquel je tiens beaucoup « Une journée, une vie ». Quand je vais moins bien, j'en lis un extrait ... cela me donne à méditer.

« Heure par heure, la vie nous est offerte ... »

Jean-Louis : ma plaquette militaire

Voici ma plaquette militaire. Je la porte toujours autour du cou depuis 1966, l'année de mon service militaire. Dessus sont gravés mon nom, prénom, date de naissance, groupe sanguin. Elle est en métal argenté, en deux parties identiques : on enlève la deuxième partie quand le soldat meurt au combat ... Elle m'a sauvé la vie deux fois : un jour, je marchais en rue et j'ai eu un malaise cardiaque. Je suis tombé inconscient. Une autre fois, j'ai été agressé et j'ai perdu mes pièces d'identité. J'ai pu être soigné grâce à cette médaille puisque cela a permis de retrouver mon identité et donc mon dossier médical.

Mani : un « coucou » suisse

Voici une horloge suisse, un « coucou ». C'est un regret et un bonheur que je porte en moi. Un jour, mon plus jeune fils a disparu. Il était encore très jeune. C'était avant qu'il n'entre à l'école primaire. J'étais morte d'inquiétude. On l'a cherché, cherché, sans le trouver. Et puis, il est réapparu, un cochon-tirelire sous un bras, un paquet sous l'autre bras. Je l'ai grondé : « Pourquoi, tu as fait ça ? C'est dangereux de partir comme ça tout seul ! ». Finalement, il m'a tendu le paquet. C'était le coucou suisse. Il me l'avait acheté pour la fête des mères. Il avait vu ce coucou dans un magasin d'horlogerie. Il m'avait demandé combien cela coûtait et puis il a épargné de l'argent dans son cochon-tirelire ! Cela m'a vraiment fort touchée. Je regrette de l'avoir grondé.

Cet objet m'est très cher : chez moi, il est à la première place dans la vitrine !

Janine : ma voiture

Eh bien moi, mon objet préféré, c'est ma voiture ! Ma voiture, c'est ma liberté. Grâce à elle et malgré mon handicap actuel, je peux me déplacer facilement. C'est une petite Toyota Aygo de couleur orange. Elle est petite, donc facile à parquer. Elle est orange, donc facile à retrouver dans un parking. C'est mieux aussi pour éviter les accidents. Et puis, on ne me la volera pas car elle n'est pas assez discrète ...

Pénélope : des clés USB

Les objets qui me sont chers sont des clés USB et des cartes mémoire où j'ai emmagasiné plein de photos aussi bien nouvelles qu'anciennes, mes écrits, des petits mots et dessins de mes enfants, petits-enfants ... et il y en a bien d'autres, mais celles-ci je peux les emporter n'importe où.

Sallum : rien

J'ai beaucoup réfléchi mais je n'ai rien trouvé.

En 1972, j'ai fui la guerre au Burundi. Je n'ai pas eu le temps de prendre quelque chose. Depuis cette époque, je ne m'attache à aucun objet ... Je ne veux pas m'attacher ...

Ensuite, j'ai étudié et travaillé au Rwanda et là aussi j'ai aussi dû fuir les conflits précipitamment. De nouveau, j'ai tout laissé. Ensuite au Congo, cela a recommencé ... et en Tanzanie aussi ...

Ce dont vous êtes le plus fier ?

Andréa

Je suis fier d'être patriarche, de mon « Heimat », ici en Belgique ; de ce que j'ai construit avec ma femme, ma famille, depuis 1964.

Rolande

La chose dont je suis plus fière, c'est ma famille et ma vie.

Jean-Louis

Les choses dont je suis le plus fier, ce sont mes diplômes, mon travail, le sport de compétition. J'ai joué au basket en division 1. Mon service militaire, je l'ai accompli chez les paras. J'ai suivi deux candis en pharmacie, et puis j'ai obtenu un diplôme en sciences commerciales. Ensuite à la police, j'ai réussi le brevet d'officier de police judiciaire et j'ai été nommé commissaire adjoint.

Mani

Je suis contente de moi parce que j'ai fait mon devoir par rapport à mon mari, sa maladie, et aussi par rapport à ma mère. Je suis fière aussi de mes enfants et petits-enfants. On est très attachés les uns aux autres.

Janine

J'ai fumé pendant 20 ans. Je suis fière d'avoir arrêté de fumer.

Pénélope

Je suis fière de ma famille, de mes enfants, de mes ami(e)s, de ce que j'ai pu réaliser dans toutes les circonstances de ma vie et de ce que j'ai pu apporter à autrui.

Sallum

J'ai traversé beaucoup de pays en guerre. J'ai connu beaucoup de gens dans ces pays, souvent dans la souffrance. Pour moi, en Afrique et en Europe, les gens sont les mêmes partout.

Evidemment, en Afrique, on peut passer sa nuit sous un arbre. Le lieu favorise une certaine manière de vivre. En Europe, c'est différent, il fait plus froid ...

Rêves d'enfant ? rêve d'aujourd'hui ?

Andrea

L'aventure était mon rêve. Savoir que derrière, il y a quelque chose que je ne connais pas.

Mon rêve fou aujourd'hui, c'est de devenir moine ! Quand je suis seul, je suis le roi sur terre. C'est un orgasme intellectuel !

Rolande

Je voulais être danseuse ... j'aime toujours danser aujourd'hui.

Jean-Louis

Dans mon enfance, je voulais devenir « clown » ou vétérinaire. Je suis devenu clown, mais pas vétérinaire.

Aujourd'hui, je voudrais rendre service à beaucoup de gens. Je travaille bénévolement à la permanence du service des seniors. Je chante aussi des chansons françaises dans une chorale. Nous allons entre autres dans des maisons de repos. Je voudrais faire bouger les seniors. Ne pas laisser les personnes âgées cloîtrées dans leur home, les remettre en activité.

Mani

Enfant, je rêvais d'avoir une poupée. Adolescente, je ne rêvais pas beaucoup, sauf peut-être au prince charmant.

Janine

Enfant, je voulais devenir archéologue et je voulais partir à la guerre. Je n'ai fait ni l'un, ni l'autre.

Aujourd'hui, je n'ai pas de rêve.

Pénélope

J'avais trois grands rêves : voyager, peindre, avoir mon mari, mes enfants et ma maison avec jardin.

Mon père ne voulait pas me laisser voyager sans lui et ma mère. Un peu plus tard ma mère me disait « ne t'en fais pas ma fille un jour tu voyageras ! ». Et, effectivement j'ai fait le grand voyage, je suis partie vivre à l'étranger. Aujourd'hui j'ai recommencé à peindre. Quant à la maison, le mari et les enfants, ce vœu je l'ai réalisé.

Je m'étais toujours dit que, quand je prendrais ma pension, je ferais du bénévolat. Mais actuellement je donne priorité à mes enfants et petits-enfants. J'ai commencé à écrire l'histoire de la famille pour eux. Et, un de mes rêves fous c'est d'avoir une toute petite maison avec mon atelier et un tout petit jardin.

Sallum

Je voulais faire beaucoup d'études et beaucoup de voyages

Ce que j'ai fait ...

Evaluation

Nous avons aimé l'ambiance amicale, conviviale, l'écoute, la connaissance de l'autre, l'ouverture à l'autre et au monde, le courage de s'exprimer, de dire certaines choses, la franchise, le climat de confiance.

La sauce a bien pris, même si on était tous différents.

Les vies sont différentes, les problèmes pas toujours abordés de la même manière. Mais il y a aussi des ressemblances, des idées communes, des expériences de vie commune.

« Je trouve que les hommes sont les mêmes partout. Ce sont les circonstances, le milieu, qui font les différences »
(Sallum).

C'était intéressant d'apprendre à connaître d'autres cultures, d'autres traditions.

« Moi, j'ai raconté des choses que je n'ai jamais racontées, j'ai beaucoup apprécié le supplément d'empathie du groupe. Je trouve la vie de Sallum plus intéressante que la mienne. Lui, il a vécu ... »
(Jean-Louis)

« Moi, j'ai moins aimé la discussion autour de la religion, c'est une affaire personnelle ! » (Andrea) « Non, je ne suis pas d'accord ; en écoutant des points de vue différents du mien, j'essaie de comprendre l'autre. » **(Sallum)**

« Pendant 30 ans, je me suis tue. Même encore maintenant. Avec le groupe, je me suis ouverte au fait de raconter ma vie. Maintenant, j'ai envie de raconter, il faut parler, transmettre, c'est important. » **(Pénélope)**.